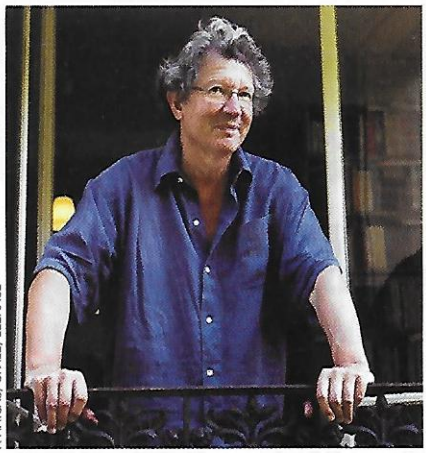
« L'indicateur d'une ville en bonne santé ? La place laissée aux enfants »



P. MATSAS/OPALE/LEEMAGE

Thierry Paquot, philosophe de l'urbain, auteur de nombreux ouvrages sur la ville, l'urbanisation et l'écologie.

La santé publique est-elle la grande oubliée de l'urbanisme de ces 30-40 dernières années ?

Totalement. La foi aveugle dans le progrès médical, depuis la généralisation des antibiotiques, a fait de la santé une affaire personnelle. Avec la quasi-disparition du choléra et de la tuberculose, qui tuaient encore au début du XXe siècle, et l'amélioration du confort des logements équipés de salles de bains, les fabricants de la ville n'avaient absolument pas en tête ces enjeux de santé ni d'environnement. Résultat : des villes fonctionnelles, zonées, efficaces pensait-on, avec le tout-voiture et le tout-béton. Or, le stress, l'obésité ou encore le mal-être se sont imposés ainsi que de nouvelles pathologies dites « environnementales », nous obligeant à repenser la ville pour mieux la panser...

Quel est le principal indicateur d'une ville en bonne santé ?

La place accordée aux enfants ! Nous ne voyons plus d'enfants dans les rues. Et pas seulement dans les cœurs de métropoles, mais aussi dans les banlieues pavillonnaires et même les territoires ruraux. Tout enfant, pour grandir en lui-même, doit jouer dehors, aller voir ailleurs s'il s'y trouve ! Fréquenter d'autres enfants et adultes, parcourir les rues et les parcs, enquêter sur les activités qui s'y déroulent... Bref, être à l'école de la ville. Si nous concevons la ville avec les enfants, à leur taille et à leur rythme, nous réaliserons une ville agréable pour tous.

De nombreux élus affichent une volonté de « ville-nature ». Y croyez-vous ?

Il faut aller dans ce sens mais à condition d'agir au cas par cas, de prôner le surmesure et surtout de faire avec les habitants, y compris les enfants qui, j'insiste, sont des citoyens à part entière. Les nouveaux élus doivent vraiment être attentifs aux spécificités de chaque site et de chaque population. Il convient de domestiquer l'automobile, d'apaiser la circulation, de réunir tous les espaces verts, squares, jardins, cimetières, stades, etc., en une farandole verte que les enfants transformeront ici en terrains d'aventures et là en salons boisés pour le repos, la méditation. Une ville-paysage avec des jardins partagés, des vergers scolaires, des forêts urbaines, une faune diversifiée... qui nous enseignent la saisonnalité, la continuité des temps diurne et nocturne, l'entrelacement des temporalités du monde vivant aux territorialités de chacune et chacun.

Vous proposez d'abandonner la gouvernance actuelle et les délégations thématiques. Par quoi les remplacer ?

Par des collégialités jouant la transversalité et les interrelations. Ainsi aux verticalités thématiques et nécessairement rigides, je substitue une horizontalité rhizomée, poreuse, solidaire. Pourquoi ne pas réunir, santé, alimentation – du potager à l'assiette ! –, sports et mobilités au sein d'une seule « maison municipale », celle du « mieux-être » ? Abandonnons l'urbanisme – ce moment occidental et masculin de la fabrique de la ville productiviste – pour généraliser un ménagement environnemental. Ménager voulant dire « prendre soin », justement...